

Aline Karnauch

Côté mat

(extraits)

Faut voir. La lave bleue des ans. Avant le jour de la grande empoignade. Quand la vie monte en épingle nos hanches de noyer qui tremblent. Terre fendille ciel de guingois. Quelque chose se passe quelque chose qui claque au vent d'été. Et qui passe.

Tu mordilles poignets et chevilles. On s'allonge sur le bas côté du temps.

Des fragments du soir reviennent sans crier gare tu sais au bord de la nationale j'avais cru voir un corps couché ce n'était qu'un chiffon lâcher le volant je n'ose pas d'autres la feront cette folie les ciels sont incroyables parfois les nuages comme morceaux de tôle arrachés à l'usine du monde nous dormons ensemble sous un toit de papier notre drap mime la plaine avec ses creux d'ombre ses sillons quand tu touches la nuit en plein cœur je pivoine et j'irise.

À chaque pluie je veux renaître sais plus que j'ai grandi mes cheveux longs sont à la traîne les ciseaux les ont déjà coupés je dévale les marches de l'oubli comme qui dirait à toute 8-s vole presque si j'entends rouler jusqu'en bas quelques matins quelques terreurs pas le temps de se retourner toutes façons quoi rattraper de la gorge les sanglots remontent aux yeux toujours trop tôt mourir.

À une heure précise que je n'ai pas notée le ciel s'est rompu en deux morceaux. Une encre grise avait gagné le triangle qui touchait aux prés. Au-dessus un foulard de satin blanc. J'ai écouté le passé mourir à voix basse mais peut-être était-ce le bruit des roues. Et si tu nouais dans le grand mouchoir les prés la petite voiture sur la route et moi dedans ça ferait un baluchon à balader plus loin sous le même ciel le même il est vrai mais autrement découpé par les branches des arbres ou que sais-je par un toit de couleur à trancher ce bleu vif qui précède les nuits inspirées.

De la plupart du temps j'ai l'audace douce chevauche dans la lenteur mais cette fois j'attrape la dernière saison par la peau du cou. À toute allure le train fend l'île de France le soleil donne ses petits coups de chevrotins des bois des forêts éclatent en taches de rousseur jusqu'à toucher ma capitale en plein cœur. Par la ligne du bon numéro je repêche la rive occidentale de la terrasse saint médard. Dans le décolleté du rêve on se penche et nous commandons un café.

Ne plus recoudre l'ourlet défait de la maison au parapet des choses ne pas retenir l'impatient qui vermillonne dans son pot n'emportera pas la glycine et son époque en cendres blanches les deux tilleuls comptent sans mot dire leurs braccets et je vérifie le rouge aux joues dans mes bagages la terre et l'eau d'un chagrin sur le seuil du dedans dehors le soir en élancements de verre et sous le pull mon sein de marbre chaud.